

Maternité

1892

Huile sur toile. H. 1,50 ; L. 1,81

S.b.g. : Eugène Carrière

Charleville-Mézières, musée Arthur-Rimbaud

HISTORIQUE

Acquisition de l'État pour le musée du Luxembourg ; musée du Louvre ; en dépôt au musée municipal de Charleville-Mézières (R.F. 754).

BIBLIOGRAPHIE

G. Geffroy, 1892, p. 332-335 ;

Les Arts, avril 1906, p. 6 ;

Gazette des beaux-arts, 1907, vol. I, p. 273 ;

G. Séailles, 1911, repr. IV ; A.-M. Berryer, 1935, n° 14 ;

R. J. Bantens, 1990, p. 35.

EXPOSITIONS

1892, Paris, Société nationale des beaux-arts, n° 209 ;
1907, Paris, n° 45 (1^{re} éd.), n° 50 (2^e éd.).

Avec cette œuvre, l'amour maternel tel que Carrière le représente devient à la fois plus théâtral, plus sentimental et complexe, voire empreint d'étrangeté. M^{me} Carrière est assise sur une chaise et se penche loin en avant pour déposer un baiser sur la joue de son fils Jean-René, âgé de quatre ans, dont elle a enserré le menton avec un peu de véhémence. Le visage du garçon semble marquer une hésitation ; comme s'il était gêné par la présence de Lucie, sa petite sœur, qui est assise sur les genoux de la mère l'enlaçant d'un geste ample de l'autre main. À droite, Nelly, âgée de six ans, rapetissée par un raccourci quelque peu exagéré, se déplace vers l'arrière-plan sombre. Son mouvement calme, les épaules tombantes, la font paraître résignée par contraste avec la véhémence de l'étreinte maternelle du premier plan.

Par comparaison avec l'Intimité du musée d'Orsay (cat. 16), Carrière a réalisé un autre pas décisif dans ce tableau. Il devient ici le peintre des sentiments antagonistes entre la mère et les enfants qui, réunis par l'ampleur du geste, ne parviennent pourtant pas à se rejoindre.

Gustave Geffroy a consacré à ce tableau l'une de ses descriptions les plus pénétrantes. Il n'en escamote pas moins ce qui à nos yeux constitue impérieusement le thème majeur, la jalousie enfantine envers l'amour de la mère :

« Cette Maternité d'Eugène Carrière, c'est le magnifique résumé, la sûre conclusion d'une partie considérable de l'œuvre de l'artiste. Il semble maintenant qu'il n'ait tant cherché d'attitudes et d'expression, que pour en arriver à cette synthèse de peinture, à cette définitive évocation sentimentale. Sans cesse, à travers d'autres travaux et à travers des projets, il exprimait avec la profondeur de compréhension et la grâce de réalité que l'on sait, les mouvements instinctifs des enfants et des mères. C'était pour aboutir à l'œuvre qui affirme avec une telle force la continuation de la vie entre les êtres, le désir de contact prolongé, révélé par l'élan du corps, l'étreinte des bras, le baiser de la bouche.

« Dans une vaste pièce emplie d'une ombre claire, et qui confine à une autre pièce plus lumineuse, une femme est assise, un enfant assis sur ses genoux et qu'elle enveloppe d'un mouvement de bras enlaçant et robuste. Un autre est debout auprès d'elle, et c'est vers celui-là qu'elle s'en va, d'une avancée de tout son corps, de ses jambes qui semblent quitter le sol, de sa taille, de son buste, de son visage. Ce visage est grand

et tragique, tout empreint d'une ivresse grave, de la stupeur de la vie donnée, de l'effroi à voir cette vie en dehors d'elle, si fragile et si fugace. Cette femme, cette mère, garde contre son sein l'enfant qui s'est endormi, et elle se précipite pour ressaisir l'autre, pour le ramener à ce corps d'où il vient, auquel il a tenu par tant de liens douloureux de chair qui se sont compliqués des liens invisibles de l'esprit. Il ne dort pas, lui, l'enfant rouge et blond. Il appuie une main impatiente sur le poignet de sa mère. Il est debout, pieds rassemblés, prêt à partir, nerveux sous la caresse. Son visage encore incertain, vaguement modelé dans l'or de la lumière, se renverse sous cette pression des doigts, si douce et si appuyée, sous ces lèvres qui brûlent la rose de sa joue, sous ce grave regard de passion qui coule comme une lave et comme un fluide de cette paupière baissée. La femme énergique essaie, pendant un instant encore, de relier cette existence innocente endormie dans ses bras, à cette autre existence qui veut se manifester par de la marche et des cris. Elle sait bien sans doute que ces énergies qu'elle a suscitées vont de jour en jour se détacher davantage d'elle et vouloir vivre de leur vie de découvertes, de joies et de souffrances personnelles. Le plus longtemps possible, elle veut les garder auprès d'elle, leur épargner les heurts, les rencontres, les mauvais sorts. Inutiles prévisions, inutiles précautions. L'aventure sera la même pour tous, avec les mêmes fatalités physiologiques, les mêmes désirs d'esprit, les mêmes hasards de chemins.

« Ce qu'elle tient si près d'elle et ce qu'elle embrasse, cette mère tragique comme une sibylle, c'est son existence qui recommence, et c'est la raison de sa prévoyante tendresse, de son amour donné à profusion, de son visage de savante douleur » (G. Geffroy, 1892, p. 332-335).

M. F. Z.

